

Roger Frey

L'amour extrême



*J'ai vidé les mots de leur contenu
Avec mes lèvres
Et je t'ai embrassée
Laisant sur ta bouche
Tout le sel du monde*

1

Adrien se réveilla fatigué, la tête lourde, la bouche amère, l'esprit brumeux. Il savait ce qui lui valait cet inconfort, bien connu, du petit matin. Il avait rêvé, trop profondément rêvé, comme cela lui arrivait souvent, bien trop souvent, de sa mère, une jeune femme douce, songeuse, une « madame la lune » comme le disait ses proches avec une condescendance amusée, tôt disparue, happée par la mort, foudroyée à l'aube de sa 49^{ème} année, un jour d'été banalement beau, alors qu'elle s'apprêtait pour se rendre à la plage de Palavas les flots. Elle était coquette, fière de la délicatesse de son visage troublée seulement par une petite bosse à la base du nez héritage génétique dont elle se serait bien passée. Adrien qui vivait avec son souvenir au cœur tentait de se consoler à l'idée que cela avait été une bonne chose pour elle de s'être ainsi éclipsée alors que la beauté ne l'avait pas encore désertée. Elle aurait eu tant de mal à se voir vieillir, affirmait-il, sans pourtant trop y croire.

Comme toujours son rêve le laissait sur une impression de malaise, un sentiment trouble de culpabilité. C'était l'histoire d'un rendez vous manqué.

Il devait retrouver sa mère dans la maison familiale, au cœur du village natal mais voilà que le bourg de son enfance se transformait au gré du cauchemar en une métropole grouillante faite de ruelles entrelacées qu'il allait parcourir tout au long de la nuit recherchant vainement la maison aux briques roses où il était attendu.

Il secoua la tête pour tenter de chasser les souvenirs qui n'allaient pas manquer de l'envahir.

En pure perte, il était assailli par les images d'un Adrien en culotte courte, aux genoux entamés par des engelures, offrant de mauvaise grâce son crâne au peigne fin chargé de le débarrasser des poux attrapés à l'école communale. Le goût des croûtes dorées, pain perdu de l'époque, traditionnel dessert du pauvre en Languedoc, lui remontait à la gorge, et de la main il repoussait avec hargne les tartines à la margarine qui accompagnaient le café au lait.

La pauvreté, la médiocrité, il aurait à tout prendre préféré la misère plus noble, il avait bien connu. Il avait souffert d'enfiler les costumes déjà portés par le fils Alexandre, des riches commerçants, ayant enseigne rue de la Loge, une des artères principales de Montpellier.

Le fils Alexandre qui n'avait pas l'accent comme tous les enfants du Clapas prenait des leçons particulières chez le grand père d'Adrien, instituteur à la retraite, devenu professeur d'allemand (il était d'origine Lorraine) dans un collège dirigé par les Jésuites. C'est ainsi qu'Adrien avait fait la connaissance d'Alexandre junior. Il devait le retrouver bien plus tard à Paris.

Le fils Alexandre, Adrien jubilait d'avoir oublié son prénom, avait 18 ans et déjà une voiture. Sa principale distraction d'alors était de se faire prendre dans les embouteillages des Champs Elysées.

Pour cela et pour les costumes usagés Adrien le haïssait.

Pauvre con, murmura-t-il, en prenant la direction de la cuisine. Trop chaud le café lui brûla l'estomac qu'il avait sensible. Il vida ce qu'il en restait dans l'évier, fit couler un peu d'eau, puis traînant les pieds avec ostentation passa sans enthousiasme dans la salle de bain.

Il aurait voulu pouvoir refaire sa nuit, remonter son rêve en l'effaçant. Il ne s'était pas encore résigné à ouvrir les volets mais le peu de clarté qu'ils laissaient filtrer lui avait déjà ôté toute illusion, la journée serait grise, banalement. Le bruit de la circulation sur le boulevard Magenta, dense en ce milieu de matinée, s'insinuait jusqu'à lui. Morose encore sous la douche il songea avec lassitude que l'appartement avait besoin d'être aéré et qu'il serait grand temps d'y faire un peu de ménage.

Demain, se promit-il.

Quelques semaines auparavant, l'épouse d'Adrien avait choisi d'aller vivre pendant un certain temps chez une amie. Histoire, avait-elle expliqué, de prendre un peu de recul.

Adrien avait trouvé l'expression ridicule et fallacieuse mais n'en avait rien dit car il ne tenait guère à avoir l'air de se moquer d'Esther. Il était même allé jusqu'à opiner avec une gravité complaisante lorsqu'elle avait ajouté :

– De cette manière, tu auras tout le temps nécessaire pour procéder à un certain nombre de travaux dont cet appartement, tu en conviendras, à un besoin urgent.

Adrien alluma une cigarette et planté devant sa glace s'adressa quelques grimaces, une façon à lui de se soulager, de se moquer, d'évacuer ses préoccupations. Des aménagements souhaités, à juste titre d'ailleurs, par Esther, il n'avait pas les premiers sous pour les réaliser. Trop heureux qu'il était de pouvoir faire face tant bien que mal, et parfois plus mal que bien, aux traites signés pour l'achat de l'appartement.

Par ailleurs, il n'était pas fâché, mais alors pas du tout, de cette prise de recul, comme elle disait, souhaitée par Esther. Il en était même ravi avec cependant pour seule ombre au tableau l'obligation de s'acquitter par lui même d'un certain nombre d'obligations domestiques jusqu'alors inconnues et qui l'assommaient. Pour cela seulement il en voulait à Esther. Pour le reste, pour son départ, pour cette mise entre parenthèses de leur vie commune, comment aurait-il pu lui en tenir rigueur.

Il ne savait que trop bien que c'était son inconstance, une inconstance qu'il revendiquait avec une fierté qu'il jugeait lui même imbécile, qui avait peu à peu laminé leur amour. Car il fallait bien nommer amour, encore que cela gênait Adrien de plus en plus, cet élan qui, il y avait maintenant de cela plusieurs années, les avait avec une brutalité joyeuse propulsés l'un vers l'autre, eux, que bien des choses séparaient.

Esther était de confession juive et d'origine bourgeoise, alors que la famille d'Adrien, paysanne du côté maternel, se déclarait fièrement, sans trop savoir d'ailleurs ce que cela signifiait, catholique, apostolique et romaine, tandis que ses grands parents paternels se disaient laïques et, précisaient-ils, républicains. Son père, Adrien se souvenait tout juste de l'avoir entrevu. Esther était Lorraine, Adrien Cévenol. Esther était fière de sa famille, Adrien pas vraiment.

C'est ainsi qu'il détestait son deuxième prénom, Charles, malencontreux héritage d'un oncle, dont il se souvenait qu'enfant lui rendant visite dans sa maison du Poujol sur Orb, il était scandalisé de l'entendre péter avec une malicieuse et sonore application en soulevant la jambe gauche devant les jeunes filles, petites mains de l'atelier de couture que dirigeait, Tante Jeanne, son épouse.

De cet oncle aux épaules voûtées et au nez busqué, dont il avait peine à croire qu'il était le frère de sa mère, il se souvenait encore que lui rendant visite, adolescent, il était obligé de faire honneur au vin de la propriété familiale, un vin piqué qui lui retournait l'estomac.

Tout en se brossant vigoureusement les dents comme pour faire disparaître à jamais le goût de l'abominable bibine de l'oncle Charles, Adrien par une curieuse association d'idées fredonnait intérieurement les paroles d'une chanson à succès d'un autre Charles ; « Il faut savoir quitter la table lorsque l'amour est desservi ». Esther, se disait-il, se fait peut-être la même réflexion, mais voilà qui va prendre l'initiative, qui va débarrasser la table de ses couverts, qui va pousser les restes dans la poubelle, qui va laver la vaisselle ? A cette pensée, il se sentit submergé par une vague de

découragement, de renoncement anticipé. Il connaissait bien cette déplaisante sensation qu'il nommait « le non vivre ». Sa mère, il s'en souvenait avec irritation, aimait beaucoup Esther. Elle lui avait même demandé un jour, assez curieusement : Adrien, fais moi la promesse de ne jamais divorcer. Il avait promis en riant. A cette époque, pourtant pas si lointaine, la seule idée de se séparer un jour d'Esther lui paraissait inadmissible, voire inconvenante, et voici qu'aujourd'hui elle se faisait familière, envahissante. Bientôt, il le devinait, elle deviendrait lancinante, incontournable, et hélas séduisante. De cet échec, car pour lui un divorce était un échec, Adrien se tenait volontiers pour le principal, sinon l'unique responsable.

Il avait accumulé les aventures extraconjugales sans même se donner vraiment la peine de sauver ces apparences auxquelles il savait pourtant Esther très attachée.

D'un geste arrondi du bras au dessus de sa tête il s'inonda d'eau de toilette souriant au souvenir de son épouse qui estimait que cela n'était pas du meilleur goût. Il n'ignorait pas qu'elle avait raison et lui en tenait rigueur. Un coup d'œil à sa montre lui fit presser le mouvement. Dans une heure au plus tard, il lui fallait être à son journal. Cette pensée le ragaillardit. Il oublia le temps maussade, les meubles poussiéreux, le ballot de linge à porter au pressing, la facture de téléphone qui attendait en compagnie de celle de l'EDF. C'est qu'Adrien aimait passionnément son métier de journaliste. Il l'avait choisi envers et contre tous, faisant foin des conseils de son entourage, à commencer par ceux d'Esther et des siens qui voyaient en lui le profil d'un concepteur

de publicité, profession, lui faisait-on valoir, autrement rémunératrice que celle de journaliste. Il avait appris son métier sur le tas, comme l'on dit, faisant des piges ça et là, puis s'était imposé assez rapidement au sein d'un groupe de presse qui éditait plusieurs journaux de spectacles.

Il s'était bientôt spécialisé dans le music-hall qui n'allait pas tarder à devenir le show-bizz. Très vite, il fut considéré comme un des portes paroles de la nouvelle vague, l'une des plumes les plus sollicitées et les plus lues par les rockers d'abord, par les « Yéyé » ensuite qui allaient dans la foulée leur succéder sur les planches de l'Olympia, de Bobino, de l'Alhambra, mais aussi de l'ABC, de l'Européen, autant de salles qui sous cette formidable poussée de la musique des années 60, rouvraient leurs portes. C'était le temps des copains et bien sur celui des copines. Adrien qui portait allègrement ses 30 ans et les costumes d'alpaga allait surfer avec aisance sur cette vague musicale et se retrouver l'animateur des soirées rocks du « Temple » un club de teenagers alors fréquenté par le « Tout Paris de la chanson ».

Il rentrait chez lui de plus en plus tard. Parfois même il oubliait de rentrer.

Il claqua la porte de son appartement derrière lui sans se donner la peine de la fermer à double tour. Pourquoi faire ? Il se voulait fataliste. Et puis, il y avait les copains qui pouvaient peut être passer et sait-on jamais une âme miséricordieuse et féminine pourrait d'aventure s'intéresser aux factures impayées qui patientaient sur la table de chevet. Il sourit, haussa les épaules comme pour se défaire d'idées absurdes. Un nouveau coup d'œil à son bracelet montre lui

apprit ce qu'il savait déjà. Il n'était pas, il n'était jamais en avance.

Il choisit alors de laisser sa voiture au garage et d'emprunter le métro pour se rendre au siège de la rédaction, rue Montmartre. Il aimait le métro à doses homéopathiques. On y croisait de tout un peu, et parfois trop ou pas assez. On se regardait sans se voir. On se frôlait, on se heurtait. Parfois on faisait des rencontres. A ce propos il se souvint qu'il avait invité à dîner pour le soir même une jeune allemande dont il avait fait la connaissance lors d'un concert rock donné, boulevard Raspail, dans les salons de l'Alliance Française.

Cette pensée gâcha sa belle humeur naissante. Je devais être ivre, songea-t-il, enfin éméché, sinon je n'aurais pas eu la stupidité d'inviter une fille qui mesure 15 bons centimètres de plus que moi. C'est ridicule. En réfléchissant, il se rappela que l'allemande en question, elle se nommait Hanika, était assise lorsqu'il avait lancé cette invitation à dîner. D'elle, il ne voyait alors que les yeux rieurs, la chevelure épaisse et blonde, la peau blanche, laiteuse. Ils avaient parlé littérature, cinéma, musique. Elle avait accepté sans hésitation aucune son invitation avant de déclarer tout de go et comme s'il s'agissait de la chose la plus naturelle au monde :

– Il faut que vous sachiez que j'aime bien manger avant de faire l'amour.

Adrien en était resté éberlué. Eberlué et excité, mais avec le recul il imaginait mal ce que pourrait être un dialogue purement charnel, avec cette fille qui exigerait sans doute un langage cru, sans détour. Séduire était le plaisir d'Adrien. Faire l'amour

l'intéressait moins. Et puis, il y avait, l'ombre, le souvenir de cette fille, qui après une nuit passée dans un hôtel de la gare Saint Lazare avait confié à un de ses copains : Adrien, tu veux que je te dise, c'est pas un bon coup. Baiser, c'était une fin, à laquelle il aurait parfois voulu échapper. La plupart du temps, une nuit lui suffisait, voire un pan de nuit. Hanika, ce sera une fois, une seule, se promit-il. D'ailleurs elle est grande, trop grande pour moi. Irrité, il plia en quatre le journal qu'un immense type lisait par dessus son épaule.

C'était là une chose qu'il ne pouvait supporter, pas plus qu'il ne pouvait souffrir le bruit du frottement d'une brosse sur des vêtements. A cette seule évocation, il ne put réprimer un frisson.

Il tapota l'épaule de l'immense type qui maintenant lui présentait son dos :

– Vous descendez à la prochaine ?

2

Marie-Ange se glissa sous la douche. Ruisselante, elle emprisonna ses seins entre ses mains comme pour mieux contenir la joie qui l'inondait. Son front levé pour mieux offrir son visage à l'eau froide, elle s'appliqua à respirer profondément. Ce jour était un beau jour qu'il convenait de vivre intensément de tous les pores de sa peau. Ses deux frères le lui avaient promis solennellement, pour fêter ses 16 ans, ils lui offraient ce voyage tant désiré qui la conduirait sur le continent. Elle allait découvrir Paris et au cœur de la capitale, à seulement quelques pas, lui avait-on dit, de l'Opéra, le Temple, ce fameux club fréquenté, comme le lui avait appris les magazines, par toutes les stars de la rock music. En revanche elle avait du promettre tout aussi solennellement de travailler d'arrache-pied dès son retour afin de tenter de rattraper l'année de retard qu'elle avait pris au lycée de d'Ile Rousse. A la vérité, personne au sein de la famille Alliani ne se berçait d'illusions sur l'avenir universitaire de Marie-Ange peu encline à s'intéresser aux sciences physiques et mathématiques et qui dans les rayons de la bibliothèque maternelle, ceux de celle de son père

peu encombrés d'ailleurs lui étaient interdits, n'avaient trouvé que des livres défraîchis, œuvres de Max du Veuzit et de Delly, auxquelles, en fille de son siècle, elle avait bientôt préféré la lecture des BD que ses frères laissaient traîner ça et là. Elle en avait même trouvé d'émoustillantes qu'elle avait caché sous sa lingerie intime, le lieu le plus sur qu'elle connaisse en sa chambre.

Marie-Ange était belle et le savait. Les regards des hommes lui confirmaient que son miroir lui avait appris. En outre, au grand dam de ses quelques amies de son âge, elle avait, avec la complicité de Nicolas son frère aîné le privilège de pouvoir s'habiller « nouvelle vague ». Nicolas vivait à Paris une grande partie de l'année. Il ne regagnait la Corse qu'aux premiers jours de l'été pour s'occuper avec son père et son frère Simon, du club de vacances qu'ils avaient créé sur des terres laissées en friche depuis la nuit des temps.

Pierre Alliani avant de prendre cette sorte de retraite bronzée avait comme ses aïeux vécu chichement mais fièrement des produits de la pêche.

Sortie de sa douche, Marie-Ange s'enveloppa dans un peignoir d'éponge blanche, choisi pour mettre en valeur sa peau éternellement bronzée. De la pièce voisine lui parvenait des bruits familiers. On vaquait à ces travaux ménagers et quotidiens dont elle avait horreur et qu'elle s'employait avec mille ruses à éviter. Elle eut un frisson rétrospectif imaginant sa mère qui avait vécu des années durant dans une odeur de poisson frais, occupant ses soirées d'hiver à remailler en compagnie des aïeules les filets des pêcheurs.

Madame Alliani n'avait jamais embarqué à bord d'un bateau de pêche. Elle n'y avait d'ailleurs guère

songé. Désormais, il lui arrivait, certains soirs de printemps, avant que ne débute la grande saison touristique d'aller se baigner furtivement. C'était là son seul rapport affectif avec la mer.

Elle se faisait beaucoup de soucis au sujet de Marie-Ange dont le comportement ne lui renvoyant aucune image familière la déconcertait. Tu ne ressembles à personne, se plaignait-elle, ni à tes tantes, ni à ma mère, et moins encore à la famille de ton père, quant à moi n'en parlons pas.

Madame Alliani trouvait que la mentalité de sa fille ressemblait à bien des égards à celle de ses continentales évaporées qui l'été venu fréquentaient le club. Elle en souffrait, elle, qui aimait que chaque chose soit à sa place, à commencer par la femme dont il lui paraissait naturel, convenable qu'elle marche dans l'ombre de l'homme. Elle n'était pas certaine d'avoir aimé son époux, comme on aimait dans les romans de Delly, mais ce dont elle était sûre c'est qu'elle avait toujours su l'honorer et lui témoigner le respect que l'on doit au chef de famille. Adolescente, elle avait ressenti un émoi, aussitôt jugé coupable, en la présence d'un jeune prêtre venu le temps d'un court hiver remplacer le vieux curé que l'on avait du hospitaliser. Durant la nuit de ses noces, alors que dans l'ombre chaude d'où ressortait par instant la blancheur des draps, elle se mordait les lèvres et qu'un trait de feu zébrait son ventre, le visage du jeune prêtre avait jailli derrière ses yeux fermés et s'était incrusté dans sa mémoire pour n'en jamais sortir.

Pierre Alliani ne s'était jamais interrogé sur la profondeur, sur la qualité des sentiments que lui

portait son épouse. De savoir qu'elle le respectait profondément lui suffisait. Lui, il l'avait choisie.

Il l'avait choisie parce qu'elle était issue d'une famille jugée par tous parfaitement honorable, mais aussi parce qu'elle possédait un peu de bien, et enfin parce que de mémoire d'habitant de Cargèse, son village natal, jamais elle n'était sortie avec un garçon. Il l'avait également choisie parce qu'elle était blonde. Pierre Alliani était fier, naïvement fier de la chevelure de sa femme, comme il l'était de Nicolas et Simon, deux solides garçons aux yeux clairs, les premiers bacheliers de la lignée des Alliani.

Il lui arrivait de s'interroger non sans quelque agacement à propos de Marie-Ange, sur sa façon de s'exprimer, de s'habiller, et d'une manière plus générale sur son comportement. L'idée l'effleurait parfois de l'envoyer achever ses études dans un pensionnat, où espérait-il confusément, « on la redresserait ». En effet c'est avec une sorte de déplaisir qu'il la voyait grandir, s'épanouir. Il pressentait en elle une rébellion latente, sourde, contre son autorité. Il s'était même laissé aller à confier à son épouse : – je sens venir le temps où ta fille va causer des désagréments. Madame Alliani s'était contentée d'un hochement de tête. En fait elle partageait le sentiment de son époux. Elle entrevoyait bien une solution susceptible de couper court à d'éventuels ennuis. Fiancer Marie-Ange, la marier au plus vite avec un garçon du pays. Sa fille était belle, les prétendants ne manqueraient pas. Toutefois elle devinait que ce ne serait pas chose aisée. Vraisemblablement Marie-Ange refuserait que ses parents choisissent pour elle.

Moulée dans son jeans, mince et longue, les cheveux flottant jusqu'à la taille, torse nu, Marie-Ange se campa devant la grande glace à pied, héritage d'une grand mère disparue et se contempla longuement, sans indulgence, les sourcils légèrement froncés. Elle trouvait ses seins trop menus et les enduisait, en secret, et sans pour l'instant de résultats significatifs, d'une de ses pommades miracles dont les pages publicitaires d'une revue féminine vantait, photos à l'appui, les effets mirifiques et rapides. La tentation de ne point mettre de soutien gorge l'effleura mais la crainte que le regard inquisiteur de son père s'en aperçoive l'en dissuada. A quelques jours de son départ pour Paris mieux valait ne pas s'exposer à des remontrances susceptibles d'être suivies d'une punition. Avec un sourire elle agrafa ce que sa mère appelait avec pudeur « son haut » et enfila une chemise d'un bleu délavé, chipé à son frère Simon. Elle en laissa retomber les pans sur ses reins, enfila une paire d'espadrilles, et prenant grand soin de ne pas faire de bruit descendit les escaliers qui menaient au rez-de-chaussée. Elle s'immobilisa quelques instants, le temps de localiser le ronronnement de l'aspirateur. Sa mère faisait le ménage du salon. Cela signifiait que l'on était un vendredi. Chaque jour madame Alliani « faisait une pièce en grand ». La villa en comptait huit mais Marie-Ange interdisait farouchement l'accès de sa chambre à tout plumeau ou robot domestique. Sa mère s'était résignée à cet interdit qui, tout compte fait, l'arrangeait, ceci d'autant plus qu'elle supportait difficilement la vue des posters aux couleurs agressives qui faisaient tapage sur les murs de la chambre de Marie-Ange.

– Si ton père les voit un jour, avait-elle prévenu, il piquera une colère, je ne te dis que ça.

Mais Pierre Alliani n'était jamais entré dans la chambre de sa fille. Il aurait trouvé cela indécent, or la peur de l'indécence était une constante dans sa philosophie de l'existence. Il la voyait partout, notamment là où elle n'était pas, dans une phrase, une attitude, une façon de se vêtir, de marcher, sans se douter qu'elle était tapie dans son inconscient, n'attendant qu'un prétexte futile pour surgir avec violence.

Faire l'amour, lui paraissait être à la limite de cette fameuse décence. Cet acte il ne l'avait d'ailleurs accompli qu'avec son épouse, exception faite du temps où militaire, accomplissant son service national à la caserne d'Aurelle à Marseille, il lui était arrivé de s'égarer dans les rues chaudes et pourtant interdites à la troupe, de la ville. Depuis plus rien, sauf le rituel hebdomadaire, accompli dans l'obscurité, les draps tirés jusqu'au menton. D'un geste, à la fois brusque et précis, il écartait largement les jambes de son épouse, se hissait sur elle, la pénétrait sans autre préambule, et ahanait jusqu'à satisfaction. Un soir, elle avait gémi sous son étreinte. De plaisir ou de douleur, il ne savait pas. Il aurait bien voulu le lui demander mais il n'avait pas osé. Le fait ne s'était jamais reproduit. Il en avait été, bien que ne se l'étant jamais avoué, désappointé.

Un chemin escarpé, parsemé de cailloux blancs réfléchissant le soleil, descendait vers la plage. Marie-Ange le dévala, rebondissant avec adresse sur les quelques surfaces planes qui s'offraient ça et là.

De ce rendez-vous quotidien avec la mer, elle attendait aujourd'hui le calme, le grand calme, celui